



Shoah : le « plus jamais ça ! » ne fonctionne pas

Professeur dans un collège de Seine-Saint-Denis, Iannis Roder préconise, dans son livre « Sortir de l'ère victimaire », de renouveler l'approche de l'enseignement de la Shoah. Livré. Iannis Roder, professeur d'histoire-géographie dans un collège de l'éducation prioritaire, auteur déjà de plusieurs ouvrages sur l'éducation, est responsable des formations au Mémorial de la Shoah. Il n'en est pas moins confronté à « l'antisémitisme virulent et décomplexé » de certains élèves, « issus de l'immigration, principalement maghrébine ou subsaharienne ». Une formulation politiquement incorrecte qui lui vaudra d'être accusé de stigmatisation, même s'il se garde de généraliser, s'attache aux nuances et rappelle que l'antisémitisme n'est pas dépourvu de racines chrétiennes. Symétriquement, il sera loué par ceux qui aiment répéter, sans égards avec les faits, que l'on ne peut plus enseigner la Shoah.

Son nouveau livre mérite pourtant bien mieux que cette polarisation et en constitue même une entreprise de dépassement. C'est en praticien qu'il en est venu à prendre acte de ce qui lui apparaît comme un échec collectif et à prôner une nouvelle approche, proposant de « sortir de l'ère victimaire ». L'échec, c'est le constat, glaçant, que le « plus jamais ça ! », appuyé sur la mémoire, l'émotion et la compassion envers les victimes, ne fonctionne plus et n'a pas empêché, ces dernières années, l'impensable : des juifs, en France, ont été tués en tant que juifs. L'invocation de la Shoah n'est pas le bouclier que l'on croyait contre le retour de la haine.

Partant de ce constat, Iannis Roder, combatif, ne s'y installe pas et s'attache à faire l'inventaire de tout ce qui n'a pas marché ou ne marche plus. L'approche par l'émotion, analyse-t-il, a nourri la concurrence victimaire en donnant

« l'impression d'une confiscation de la compassion », les juifs apparaissant

« comme ceux qui accapareraient le statut de victime ». D'où, par exemple, les détournements du mot « génocide », appliqué aux Palestiniens de Gaza ou à l'oppression coloniale, et la dilution de la spécificité historique de la Shoah comme entreprise obsessionnelle d'élimination totale.

« Faire de l'histoire »

D'autres sources de confusion existent, comme le manque de distinction, dans le vocabulaire de l'enseignement, entre les « camps de concentration » et la réalité précise des « centres de mise à mort », et le glissement consistant à noyer le nazisme dans « les totalitarismes ». Le fait, aussi, que les juifs, dans les programmes scolaires, soient enfermés dans une identité victimaire éternelle, ne laissant aucune place aux autres aspects de leur histoire. Plutôt que de « faire pleurer pour faire adhérer », ce qui paralyse la compréhension, Iannis Roder préconise d'entrer dans l'histoire de la Shoah « par les bourreaux ».

Cette formule ne doit pas être interprétée de travers : elle signifie qu'il faut avant tout « faire de l'histoire », au lieu de mouliner sentencieusement de la mémoire, et décortiquer les processus politiques qui mènent aux violences de masse. En commençant par reconnaître, ce qui vaut pour le nazisme et au-delà, que les croyances et la conviction de détenir la vérité absolue sont « les moteurs du passage à l'acte ».

Sortir de l'ère victimaire. Pour une nouvelle approche de la Shoah et des crimes de masse, de Iannis Roder, Odile Jacob, 224 pages, 21,90 euros.

Luc Cédelle